

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La route sinue fortement

Extrême livre des voyages de Michel Van Schendel, Montréal, L'Hexagone, 1987 (Collection Poésie)

Chantal Gamache

Number 47, Fall 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39265ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gamache, C. (1987). Review of [La route sinue fortement / *Extrême livre des voyages* de Michel Van Schendel, Montréal, L'Hexagone, 1987 (Collection Poésie)]. *Lettres québécoises*, (47), 70–70.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA ROUTE SINUE FORTEMENT

Extrême livre des voyages de Michel Van Schendel, Montréal, L'Hexagone, 1987 (Collection Poésie).

*Je préfère l'épaule nue
Et les chevaux levés d'attente
Au diapason d'un pays sourd
Qui réclame la rose et cueille les souliers
Usés de tant de sacres râlés aux semelles,
De lacets au cou. (p. 139)*

Oui, c'est bien d'un voyage qu'il s'agit, et d'une difficile «cheminure» aussi. L'auteur le précise dans une présentation, comme un poème. Cette écriture, «cette vie à fleur d'ongle», trace elle-même le chemin d'accompagnement pour: «Voir ce qui nous est fait aujourd'hui; [...]. Voir ce qui, avec une politesse trop apprise mais brutale, aujourd'hui, est fait à tant de gens: le grossier est mis en précepte, le meurtrier aussi, on marche au coup».

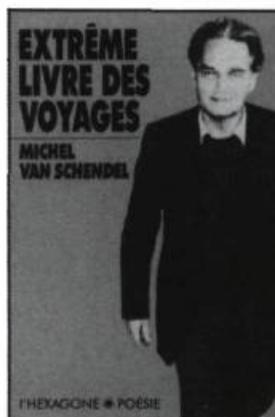
Ce parcours dans l'histoire, une certaine histoire, dans un langage écrit, presque sonore, à la manière du crissement de l'ongle sur la surface, ne promet ni la tranquillité d'une route lisse, sans accroc, ni le plaisir mièvre du contentement. Bien au contraire. La rigueur du regard de l'homme blessé et de sa parole cheminante interdit la négligence et l'oubli, même des ombres familières ou présentes et des fantômes qui hantent le souvenir et le présent. La lecture de ce recueil est

à la fois prévisible et étonnante d'incisifs inattendus. Oui, il s'agit bien là d'un voyage.

De loin, préparé, organisé, minutieusement, l'*Extrême livre des voyages* de Michel Van Schendel a du voyage la prévision des détours et contours, le calcul de la marche, le souci de l'orientation du sens. Tout propos y est nommé ou numéroté. Trois parties, trois «livres», se partagent les écrits: «Suite pour un silence», «Cammin» et «Sommeil au-dessus des rails». Ces trois étapes sont elles-mêmes divisées et sous-divisées. Pour certaines d'entre elles, s'ajoute une «arythmique assez singulière» qui coordonne «la stratégie d'amour», là où l'on apprend à marcher dans le temps comme «dans un jardin, entre les buttes, les trous, les cailloux, l'herbe, le tenace».

Ailleurs, dans le deuxième livre, la marge indique le détour. Un doigt pointe. Des mots, des références courtes sont apposés. Des noms propres y circulent: Max Jacob, Francis Ponge, Louis Aragon, Job, etc. Des dédicaces qui incluent des personnages, des amis, cependant tenus à distance du voyage, du propos du voyageur solitaire. Le regard sur soi dans le monde, ou plutôt, du monde en soi dicte ces rappels.

C'est là aussi que la page de gauche est réservée à la réflexion, à l'indication. La parole qui répond à l'autre et l'éclaire. L'extension



de son discours. Sa poursuite et elle-même. «Le chemin portait la lumière aux maisons», dit-il. Cette parole, ce chant de la bombarde, «instrument à hanche double», est «entretenu par un courant d'air et non par un pincement», ajoute-t-il. Les pages gauches et droites, parallèles et croisées, constituent le «pas à pas» du cheminement.

Le «Tiers livre» est fragmenté et suspendu infiniment dans le temps. Chaque fragment est daté et marqué du lieu de sa création. Certains sont titrés, une fois et parfois trois, d'autres morcelés et d'autres encore, anonymes ou dédicacés à ceux qui ont lutté, ou le font encore, pour la dignité des hommes.

Ce recueil, le sixième de Michel Van Schendel, dit «l'émotion d'une histoire». La solitude silencieuse bien que parlée y est en attente d'un écho. Comme pour un voyage, l'organisation, l'ordre rassure. Mais la «cheminure» étonne.

Chantal Gamache

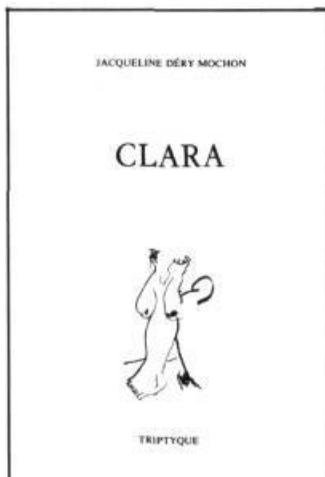
Hésitation

Clara de Jacqueline Déry Mochon, Montréal, Triptyque, 1986, 77 p., 85\$.

Clara m'a interpellé discrètement, intimement; elle est cet entre-deux qui cherche sa rive: un pied au sud, un pied au nord; le corps ballotté, impitoyablement lavé par l'onde. J'ai d'abord cette impression d'hésitation douloureuse, comme l'arbre qui s'arrache à l'obscur nadir par son tropisme solaire. Ouvrir les yeux fait toujours mal car la mort nous est plus naturelle que la vie: perpétuellement rescapés du néant, nous sommes des miracles ordinaires.

D'abord, hésitation entre deux âges. Clara oscille entre les dentelles trop lourdes du passé et, aujourd'hui, leur trop lourde absence. Elle me fait penser à ces femmes peintes par Manet: la dame triste du *Balcon*, celle de la *Promenade*; sises au seuil de leur corps, ne sachant s'il faut s'aventurer dans cet «hors du nid» que saisit leur regard, furtivement, ou s'il faut regagner la couvée.

Ensuite, hésitation entre le dire et le taire. Clara dépasse difficilement cette peur qu'elle a d'écrire: l'urgence de se revitaliser en s'abreuvant d'encre et celle de se laisser reprendre par le blanc de la feuille, cette virginité originelle regrettée-repoussée. Écrire, dire, c'est fondamentalement faire violence. Et c'est cette violence trop bien perçue qui effraie Clara, elle qui aspire à se dissoudre dans la tendresse.



Encore, hésitation entre le connu et l'inconnu. Partie de l'Ancien Monde, Clara tente une percée dans le neuf. Mais le neuf est un sol en jachère; Clara fouille un peu la terre: les herbes dures et les ronces douces — comme les dragons devant la caverne — déchirent ses bras de soie noire, et elle rentre prestement dans sa coquille. Le lieu commun est un aimable jardin, bien piétiné, presque endormi.

Hésitation enfin entre pudeur et jouissance. Le plaisir est toujours derrière un interdit, peut-être parce qu'il est une transgression, une transcendance des limites du Moi actuel. Écho de sa peur de dire l'inconnue qu'elle est.

Clara souffre d'une «psychose» qu'elle investit dans l'écriture. En rupture avec elle-même, elle est son propre lit de Procuste. Savoir résoudre les abîmes... Clara la douce a en elle Clara la turbulente. Il ne s'agit pas de renier l'une ou l'autre, mais de les unifier; les dualismes sont toujours les produits de structures dualistes; il faut changer celles de nos cellules culturelles qui nous font manichéens à une époque où seul le gradualisme a des chances de survie. □

Frédéric Charbonneau